

DE CERTAINES PARTICULARITÉS DU DÉVELOPPEMENT HISTORIQUE DU MARXISME

Par contre, le deuxième triennat est caractérisé — nous nous bornons ici, répétons-le, à un point de vue "sociologique" purement théorique — par une évolution si lente qu'elle équivaut presque à la stagnation. Aucune transformation tant soit peu sensible du régime politique. Aucune ou presque aucune action franche et diversifiée des *classes* dans la plupart des "arènes" ou elle s'était exercée dans la période précédente.

Le point commun à ces deux périodes, c'est que l'évolution de la Russie est restée, dans l'une comme dans l'autre, l'ancienne évolution capitaliste. La contradiction entre cette évolution économique et l'existence de tout un ensemble d'institutions féodales, à caractère médiéval, n'a pas été supprimée ; elle s'est maintenue, et la relative pénétration de l'élément bourgeois dans diverses institutions, loin de l'effacer, n'a fait plutôt que l'aggraver.

La différence entre l'une et l'autre période, c'est que pendant la première, l'action historique a été dominée par la question du résultat auquel aboutiraient les transformations rapides et brutales mentionnées ci-dessus. Le fond de ces transformations ne pouvait qu'être bourgeois, en raison du caractère capitaliste de l'évolution de la Russie. Mais il y a bourgeoisie et bourgeoisie. La bourgeoisie grande et moyenne, qui s'en tenait à un libéralisme plus ou moins modéré, redoutait, en raison même de sa situation sociale, les transformations brusques, et s'employait à conserver des vestiges importants des vieilles institutions, tant dans le régime agraire que dans la "superstructure" politique. La petite bourgeoisie rurale, étroitement mêlée à la paysannerie qui vit "du travail de ses mains", ne pouvait pas ne pas aspirer à des transformations bourgeoises d'un *autre genre*, laissant beaucoup moins de place aux survivances féodales de toute sorte. Les ouvriers salariés, dans la mesure où ils adoptaient une attitude consciente envers ce qui se passait autour d'eux, ne pouvaient manquer d'avoir une opinion bien définie sur ce choc de deux tendances qui, restant l'une et l'autre dans le cadre du régime bourgeois, ne lui conféraient pas moins des formes absolument différentes, un rythme différent d'évolution, un contenu progressiste de plus ou moins grande portée.

Ainsi, la période triennale précédente a mis au premier plan du marxisme, non par hasard, mais par nécessité, les questions que l'on a coutume d'appeler questions de tactique. Rien n'est plus erroné que l'opinion selon laquelle les discussions et les divergences de vue sur ces problèmes auraient été des discussions "d'intellectuels", une "lutte pour l'influence sur le prolétariat encore peu averti", une "adaptation des intellectuels au prolétariat", comme le croient les gens des *Viékhi* et leurs amis.

Au contraire, c'est parce que cette classe a atteint sa maturité qu'elle n'a pu rester insensible au choc des deux tendances de toute l'évolution bourgeoise de la Russie, et que les idéologues de cette classe devaient nécessairement donner des définitions théoriques correspondant (de près ou de loin, par image directe ou renversée) à ces diverses tendances.

Au cours du deuxième triennat, il *n'a pas été* question du choc des diverses tendances de l'évolution bourgeoise de la Russie, ces *deux* tendances ayant été écrasées par le déchaînement de la réaction brutale, mises en veilleuse, refoulées en elles-mêmes, momentanément étouffées. Les suppôts de la réaction n'ont pas seulement rempli le devant de la scène ; ils ont empli aussi le cœur des plus larges milieux de la société bourgeoise d'un sentiment d'abattement et de renoncement très bien incarné par les *Viékhi*. Extérieurement, on n'a pas assisté à l'affrontement de deux méthodes de réforme, mais à la perte de tout espoir d'une réforme quelconque, au triomphe de l'esprit de "soumission" et de "repentir", de l'engouement pour les doctrines antisociales, de la mode du mysticisme, et autres phénomènes analogues.

Et ce changement singulièrement brutal ne fut ni un hasard, ni uniquement le résultat d'une pression "extérieure". La période précédente avait remué si profondément les couches de la population restées, pendant des générations, pendant des siècles, à l'écart des problèmes politiques, étrangères à ces problèmes, que la "remise en cause des valeurs", le réexamen des problèmes fondamentaux, le regain d'intérêt pour la théorie, pour l'a b c, pour l'étude des rudiments, ont fait leur apparition de façon naturelle et nécessaire.

Les millions de gens qui avaient été brusquement réveillés de leur long sommeil et confrontés sans transition aux problèmes les plus graves, ne purent se maintenir longtemps à cette hauteur ; ils avaient forcément besoin de souffler, de revenir aux questions élémentaires, de suivre une nouvelle préparation qui leur permit de "digérer" des leçons si riches et d'offrir la possibilité à des masses encore plus considérables d'avancer plus loin, cette fois d'un pas beaucoup plus ferme, plus conscient, plus assuré, plus droit.

La dialectique du développement historique a voulu que la première période ait pour mission la réalisation des réformes urgentes dans tous les domaines de la vie du pays, et la seconde, l'élaboration de l'expérience acquise, son assimilation par des milieux plus larges, sa pénétration, si l'on peut s'exprimer ainsi, dans le sous-sol, dans les secteurs arriérés des différentes classes.

C'est précisément parce qu'il n'est pas un dogme mort, une doctrine achevée, toute prête, immuable, mais un guide vivant pour l'action, que le marxisme ne pouvait manquer de refléter le changement singulièrement brusque intervenu dans les conditions de la vie sociale. Ce changement a eu pour résultat une désagrégation profonde, le désarroi, des flottements de toute sorte, en un mot : une grave crise *intérieure* du marxisme. Une action vigoureuse contre cette désagrégation, une lutte énergique et opiniâtre pour la défense des *principes* du marxisme retrouvent la priorité. Les couches extrêmement larges des classes qui ne peuvent se passer du marxisme pour formuler leurs tâches, se l'étaient assimilée à l'époque précédente de la façon la plus fragmentaire, la plus difforme ; elles ont retenu des "slogans", des réponses aux questions tactiques, mais *sans comprendre* les critères marxistes de ces réponses. La "remise en cause des valeurs" dans les différents domaines de la vie sociale conduisit à la "révision" des principes philosophiques les plus abstraits et les plus généraux du marxisme. L'influence de la philosophie bourgeoise, avec toutes ses variétés d'idéalisme, se fit sentir dans l'épidémie de machisme qui frappa les marxistes. La répétition de "slogans" appris par cœur, mais ni compris ni médités, lança la mode de la phraséologie creuse ; celle-ci a abouti pratiquement à des tendances petite-bourgeoises, foncièrement contraires au marxisme, comme "l'otzovisme", franc ou inavoué, ou bien le point de vue qui voit dans l'otzovisme une "nuance légale" du marxisme.

D'un autre côté, l'esprit des *Viékhi*, le renoncement qui s'est emparé des couches les plus larges de la bourgeoisie, a pénétré aussi la tendance qui veut faire rentrer la théorie et la pratique marxistes dans le cadre de la "modération et de l'ordre". Il n'y est resté de marxiste que la phraséologie, qui enveloppe des raisonnements tout imprégnés d'esprit libéral sur la "hiérarchie", "l'hégémonie", etc.

Le présent article ne peut évidemment se fixer pour but l'examen de ces conceptions. Il lui suffit de les signaler pour illustrer ce qui a été dit plus haut de la gravité de la crise traversée par le marxisme, du lien qui la rattache à toute la situation sociale et économique de l'époque présente. On ne peut tourner le dos aux questions soulevées par cette crise. Rien n'est plus néfaste, plus contraire aux principes que de vouloir les éluder à coup de phrases. Il n'y a rien de plus important que de regrouper *tous* les marxistes ayant conscience de la profondeur de la crise et de la nécessité de la combattre, en vue de défendre les bases théoriques du marxisme et ses principes fondamentaux, dénaturés en divers sens par des "compagnons de route" du marxisme contaminés par l'influence bourgeoise.

Le triennat précédent a fait participer consciemment à la vie sociale de larges milieux qui, aujourd'hui, ne font souvent que commencer véritablement à prendre connaissance du marxisme. La presse bourgeoise engendre à ce sujet beaucoup plus d'erreurs qu'avant, et elle les diffuse plus largement. Dès lors, la désagrégation au sein du marxisme devient particulièrement dangereuse. Aussi bien, comprendre ce qui rend cette désagrégation inévitable en ce moment et se grouper pour la combattre avec fermeté constitue, dans l'acception rigoureusement exacte du terme, la tâche imposée aux marxistes par notre époque.

"Zvezda" n° 2,
23 décembre 1910
Signé : V. Iline

Œuvres, Paris-Moscou,
tome 17, pp. 33-38